

La memoria ou l'art de réapprendre l'amour et la vie

Aurélien Boivin

Numéro 118, été 2000

La paralittérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2000). Compte rendu de [*La memoria* ou l'art de réapprendre l'amour et la vie]. *Québec français*, (118), 89–91.



La memoria

ou l'art de réapprendre l'amour et la vie



Publié en 1996, *La memoria*¹, premier roman de Louise Dupré, poète, professeure et critique littéraire, a valu à son auteure le prix de la Société des écrivains canadiens, section de Montréal (1996), et le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec (1997), dont elle est devenue membre en 1999. C'est avec ce même roman qu'elle a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal (1996) et au prix Québec-Paris (1996).

par Aurélien Boivin

De quoi s'agit-il ?

L'intrigue, morcelée, raconte au présent une rupture, aussi brusque qu'inattendue, celle d'Emma, la narratrice, abandonnée par l'homme qu'elle aime et avec qui elle partage sa vie depuis dix ans. Six mois après cette difficile séparation, toujours sans nouvelles de l'absent et désireuse de comprendre ce qui lui arrive, elle se confie à un cahier, dont Jérôme, l'être aimé, est le destinataire. « Je ne m'en sors pas », avoue-t-elle à son amie Bénédicte qui l'encourage à se prendre en main : « Au moins tu l'admetts. C'est le début de la guérison » (p. 35). La décision de Jérôme de la quitter est d'autant plus douloureuse qu'elle ravive une autre blessure qu'elle tente de soigner depuis longtemps, celle du départ de Noëlle, sa sœur cadette, disparue avec un étranger à l'âge de dix-sept ans, il y plus de vingt ans, sans avoir jamais donné de nouvelles. Pendant qu'elle termine une traduction qu'elle doit remettre à son éditeur, elle rencontre Vincent, ancien amant de Bénédicte, qui l'aide à exorciser le passé et son enfance pour regarder enfin vers l'avenir. C'est avec lui, qui lui propose d'écrire un scénario, et avec Emmanuelle, la fille de Noëlle, morte avec son mari dans un accident d'auto à Los Angeles, qu'elle se prépare une nouvelle vie dans une maison qu'elle a acquise d'une vieille dame éprouvée comme elle. Car elle a compris que, pour « fixer des images de bonheur dans la lumière du midi » (p. 139), pour refaire son espace, pour recommencer sa

vie, il faut accepter de ranger les mauvais souvenirs au fond de la mémoire. À la fin, confiante, elle part chercher sa nièce, réincarnation de sa sœur disparue et restée, pour elle et sa mère, une éternelle adolescente.

Le titre

Le roman de Louise Dupré, a écrit avec justesse Jacques Allard, « définit la mémoire comme un «réservoir infini», en allant bien au-delà de la vie intime, embrassant toute l'histoire des civilisations. D'où le titre qui renvoie à l'origine antique, latine, du terme, comme pour bien indiquer l'ensemble catastrophique des faits auxquels se rapporte l'expérience personnelle² ». Ce titre laisse entrevoir une remontée dans la mémoire, un retour aux sources pour Emma, la narratrice, qui, pour renaître, doit appriivoiser son enfance, évoquée à de multiples endroits dans l'intrigue. Trois passages au moins semblent justifier le titre. Le plus important rappelle une visite qu'Emma rend à Madame Girard, dont le mari s'est suicidé dans la maison dont elle est devenue propriétaire : « Elle [Madame Girard] me montrait ses livres d'histoire ancienne, avec des apogées et des décadences, des retournements qu'on n'avait pas prévus, des conquêtes, des invasions et beaucoup d'humiliations, des pestes noires, des trahisons, des cataclysmes, tout ce que l'être humain avait dû accepter sans comprendre depuis l'origine des

temps. Voilà le réservoir infini de la mémoire, elle a dit la *memoria* » (p. 66-67). Cette femme, blessée comme elle, veut refaire sa vie, veut aussi renaître et, après le voyage qu'elle projette en Grèce, elle jure qu'elle sera à nouveau « capable de retourner dans la cave » (p. 78) où son mari s'est donné la mort. Pour la narratrice, cette détermination n'est pas sans l'interpeller, sans l'interroger : « Peut-être l'avenir fait-il aussi partie de la mémoire. De la *memoria* » (*ibid.*), confie-t-elle à son cahier rouge. Plus loin, au moment où elle s'apprête à adopter un enfant, elle écrit : « J'ai eu l'impression de sentir dans ma chair ce que Madame Girard appelle la *memoria*, est-ce cela aussi devenir mère ? » (p. 202).

Le temps

L'intrigue de *La memoria* dure un peu moins d'un an. La rupture entre Jérôme et Emma s'est produite en novembre et Emma entreprend l'écriture de son cahier six mois plus tard, à l'approche de l'été. Elle quitte Montréal pour Los Angeles à l'automne suivant pour aller chercher Emmanuelle, nièce qui, comme l'indique le prénom, devrait être pour elle une sorte de sauveur, de rédempteur (mais au féminin). Une seule indication temporelle permet de dater l'intrigue. Dans son cahier, Emma laisse entendre qu'elle s'est rendue, un soir, au cinéma où elle a rencontré Judith, l'ex-femme de Jérôme. Elle assiste à la projection d'un film mettant en

vedette Juliette Binoche, « qui pleure la mort de son mari et de sa fille » (p. 88) et qui, par hasard, rencontre la maîtresse de son mari, liaison qu'elle ignorait jusque-là. Il s'agit du film *Bleu* du réalisateur polonais Krzysztof Kieslowski, projeté dans les salles en 1993. Comme l'héroïne de *Bleu*, Emma tente d'oublier le passé, à tout le moins de le ranger dans sa mémoire, pour revivre, renaître à la vie, car, après avoir, comme a déjà dit Louise Dupré, « enterré les morts, on se relève »³. La mémoire joue ici un rôle crucial. Il y a, dans *La memoria*, l'avant et l'après-disparition de Noëlle pour la mère, et l'avant et l'après rupture avec Jérôme pour la narratrice (p. 160). À partir de cette date, 1993, de l'âge d'Emma (bientôt la quarantaine) et de celui de Noëlle (38 ans à la fin), il est donc possible de dater diverses tranches de vie qu'elle a choisi de rappeler : à quatre ans (1957), elle a reçu une fessée de son père, qui lui pèse encore ; à huit ans (1960), elle a chassé « un mainate qui se disputait avec un merle » (p. 13) ; à dix-neuf ans (1972), elle a dû composer avec la disparition de Noëlle ; elle avait vingt-six ans (1979) au moment du départ de François, son frère cadet, parti à la recherche de sa sœur ; et c'est en 1983 qu'elle a rencontré Jérôme, avec qui elle a vécu dix ans... Autant d'événements enfouis dans la mémoire de la narratrice, qui se sont donc déroulés bien avant 1993 et qui sont rappelés par analepses, au gré des émotions d'Emma, sans respecter la chronologie.

Le lieu

L'intrigue se déroule presque essentiellement à Montréal, nommée une seule fois (p. 87) et que l'on devine par la présence du fleuve, de la montagne et de son cimetière, du métro, du centre-ville encombré de vastes tours à bureau où travaillait justement Jérôme. Cette ville est bruyante, dérangement, et force la narratrice, pour retrouver la tranquillité, la paix intérieure, à emménager ailleurs, dans un endroit plus calme, plus accueillant, où elle apprendra à oublier l'autre, sans regrets et sans remords. D'ailleurs, elle semble engagée sur la bonne voie, celle de la guérison, car l'appartement qu'elle partageait avec Jérôme n'a plus ni la même signification ni la même apparence. À la vue de cet appartement, elle sent monter en elle la rumeur, le vacarme de ce quartier de la ville qu'elle avait oublié, comme le mutisme, les sautes d'humeur, les colères même parfois de celui qui est disparu de sa vie. C'est un autre lieu qui lui fait peur : « Tout noircissait dans mes souvenirs, je me suis mise à courir. J'avais pris la fuite. J'ai souhaité très fort que tu ne reviennes jamais » (p. 121). Pour revivre, il lui faut se construire un nouvel univers, ce qu'elle fait en rénovant la maison de Madame Girard, d'abord pour y vivre avec Vincent, son nouvel amour, et pour y accueillir Emmanuelle.

La structure

La memoria est divisé en quatre parties ou quatre chants qui correspondent, selon Réginald Martel, à « autant de saisons du cœur et de l'âme » de la narratrice, bien décidée, malgré la douleur et les épreuves, à apprivoiser le temps, à reconstruire son espace, à vivre en quelque sorte. Dans le premier chant, « La petite fille aux oiseaux », Emma, durement éprouvée, entreprend sa longue quête. Elle cherche à comprendre ce qui lui est arrivé : le départ de son compagnon, la disparition de Noëlle, la souffrance de sa mère, qui s'est réfugiée en elle-même, absente à ceux et celles qui l'entourent. Pour se libérer d'un passé obsédant, elle choisit l'écriture, car écrire, c'est « s'approcher le plus près possible du mot *liberté* »⁴. « Dire, oui, cette femme qui tourne les yeux vers la fenêtre, c'est bien moi. Dans quelques instants, j'accepterai de me redresser, je poserai les pieds sur le bois verni. De nouveau, je serai debout. Comme s'il s'agissait d'une évidence » (p. 13). La vie, avec ses nombreux pièges, n'est pas, loin de là, qu'« une enfilade de joies et de châteaux avec des ponts-levis qui nous protégeraient au bon moment » (p. 21). Emma, « la petite fille aux oiseaux », promise au bonheur dont l'oiseau est le symbole, doit réapprendre à voler de ses propres ailes, seule, à occuper un nouvel espace, accepter le passé et regarder vers l'avenir. Dans le deuxième chant, « l'Humilité des livres », elle donne suite à la proposition de Vincent et se consacre à l'écriture d'un scénario, ce qui lui permet non pas tant d'oublier le passé mais d'entreprendre elle-même sa propre guérison (p. 165). Elle rencontre Madame Girard, qui lui fait comprendre, en lui faisant visiter sa bibliothèque, qu'« [i]l faut accepter même si on ne comprend pas » (p. 66). La cuisine rénovée de sa nouvelle maison est le symbole de sa renaissance délivrée du passé (p. 85). Si Emma, recluse, a tant pleuré l'absence, multipliant les rides et les « petits coussinets rouges sous les yeux » (p. 86), elle a toutefois sauvé son visage (p. 86) et a rajeuni au contact d'un autre homme qui a remplacé l'autre et qui lui a redonné la vie. Elle peut à nouveau parler à la première personne du pluriel : « Nous construisons lentement une histoire que nous déposons à côté de nos histoires passées, mais pas tout à fait perdues » (p. 80). Car on apprend de ses propres expériences. Dans le troisième chant, « Le fil d'Ariane », Emma suit un fil qui l'amène « très loin. Vers une porte qui s'ouvrait sur les deux côtés du temps » (p. 132). Elle accepte finalement son destin. Sa traduction terminée, symbole en quelque sorte de sa survie, le retour de son frère François, qui redonne vie à sa mère de qui elle se rapproche, son nouvel amour, voilà autant de preuves qu'elle est enfin sortie du labyrinthe (p. 175). Elle peut même penser avec tendresse à celui qui l'a abandonnée, faire rimer

douleur avec couleur et imaginer sans émotion l'intérieur de la maison de son ex-compagnon au Brésil : « J'ai essayé d'imaginer ta nouvelle maison là-bas. J'ai vu un désordre immense. Des cendriers, des feuilles par terre recouvertes de formules mathématiques, tes vêtements marine pêle-mêle sur une chaise. Et puis des dessous de soie blanche, semblables à ceux que tu aimais me voir porter. Pour la première fois, j'ai été capable de regarder cette image, il s'agirait de la placer dans un cadre, un tout petit cadre accroché à ma mémoire. Alors, elle ne flotterait plus partout dans ma tête. Partout et nulle part » (p. 118). Enfin, dans le quatrième chant, « La cité des anges », Emma accepte d'accueillir chez elle Emmanuelle, qui lui permet de ranger définitivement son « enfance dans le grand coffre à jouets, pour entrer dans le mystère d'une autre enfance, à côté [d'elle], distincte, étrangère » (p. 185). Elle se débarrasse enfin des affaires de Jérôme pour faire un nid à sa nièce, devenue orpheline (« La réalité pousse les souvenirs sur le pas des portes, elle les déplace dans d'autres maisons, là où doucement quelqu'un les tirera vers une autre vie », p. 189). Elle entre enfin dans le temps sacré de la résurrection (p. 196).

Les personnages

Emma Villandray. Traductrice pigiste et écrivaine, la quarantaine, Emma confie à son cahier : « J'ai un prénom de peine d'amour qui ne guérit pas, un prénom triste comme une horloge arrêtée. Emma, c'est le prénom de la mère de papa, une morte que je n'ai pas connue » (p. 149). C'est aussi le prénom de Madame Bovary, l'héroïne de Flaubert, cette Emma Rouault qui avait aimé jusqu'à la mort (p. 150). La narratrice de *La memoria* est abandonnée par son compagnon avec qui elle vit depuis dix ans, sans qu'elle n'ait rien vu venir. Elle rencontre un autre homme, Vincent, avec qui elle échafaude des projets d'avenir, en tentant de changer, de transformer son espace, son univers, « maintenant délivré du passé » (p. 85). Contrairement à sa mère, elle refuse de vivre dans le passé, de s'abandonner au découragement, au désespoir, malgré les événements tragiques qui perturbent son existence. C'est une femme forte, déterminée, réaliste : « Certains jours, la roue s'arrête sur un chiffre chanceux. L'éclat doré du soleil, le feuilleté des croissants, un poète étranger qu'on a découvert dans une librairie, une chanson qui nous émeut, et voilà que les mots se donnent, la lumière nous aspire. C'est cette réalité-là qui me ravit, celle qui glisse à travers les ombres » (p. 15). Si elle écrit, c'est d'abord pour essayer de comprendre les événements mais aussi pour apprendre à ranger ses souvenirs dans sa mémoire, convaincue qu'un jour elle pourra décrire « l'odeur poivrée » (p. 43) de Jérôme, sans qu'elle lui manque. Le succès est complet,

sa quête, réussie, tout comme son programme, car elle est enfin disparue cette boule qu'elle avait dans la poitrine et qui revient, tel un leitmotiv : « [...] je pense à la boule dure comme à une sphère qui serait allée rejoindre les autres sphères perdues dans l'immensité » (p. 195), car « [l]a vie est redevenue un mot plus fort que la mort » (p. 90).

Vincent. Nouvel amant d'Emma, fin de la quarantaine, Vincent est spécialiste de l'image — il travaille pour une compagnie privée de télévision. Il a commandé un scénario à Emma, sans doute parce qu'il veut qu'elle se prenne en main. Il a vécu pendant trois ans à Rome avec Éléna, une comédienne (p. 80).

Jérôme. Ingénieur quinquagénaire, il a été le compagnon de vie d'Emma pendant dix ans, après avoir été marié à Judith, qui lui a donné un fils, Étienne, (« ce hippie qui n'a pas encore l'air d'un homme » [p. 146], dans le vocabulaire de Vincent) et après avoir eu une autre liaison avec une certaine Dominique. Sans prévenir, il a décidé d'aller s'installer à São Paulo, sans doute avec une nouvelle femme. Sa relation avec Emma n'a pas toujours été de tout repos ainsi qu'on l'apprend dans le cahier rouge d'Emma (p. 121).

Noëlle. Sœur cadette d'Emma, disparue à l'âge de dix-sept ans. Longtemps, Emma a cru qu'elle avait été enlevée par un inconnu, un soir de novembre, lors d'une veillée de danse. La narratrice apprendra beaucoup plus tard, de la bouche de sa mère, qu'elle s'était plutôt enfuie de la maison, après avoir soigneusement planifié son départ avec un homme de trente ans, Juan Rodriguez, et qu'elle s'était cachée sous le nom d'Ella à Los Angeles. Elle meurt à trente-huit ans dans un accident d'auto, en compagnie de son mari, non sans avoir eu le temps de confesser les raisons de sa fuite et de confier sa fille de quatre ans à sa sœur Emma, qui jouera ainsi le rôle de mère adoptive. Elle habite la mémoire d'Emma et a fait le malheur de sa mère.

Aline. La mère d'Emma et de Noëlle n'est pas très présente, on ne la voit pas beaucoup, mais Emma en parle souvent dans son cahier. Elle ne s'est jamais remise du départ de sa fille et, depuis, elle mesure le temps en le divisant en deux, l'avant, qui correspond au bonheur, et l'après, qui correspond au malheur. Elle retrouve une raison de vivre avec le retour de son fils François et dans la présence de ses petits-enfants. Elle appréhende toutefois la venue d'Emmanuelle, qui ne parle pas français, et craint ainsi d'être incapable d'établir le dialogue. Mais Emma, traductrice, la rassure : elle traduira jusqu'à ce que la fillette parle français, car « on conserve toujours au fond de soi la langue de sa mère » (p. 202).

Bénédicte Lallier. Amie d'enfance et de couvent d'Emma et ex-maîtresse de Vincent, Bénédicte aide la narratrice à s'en sortir en multipliant les encouragements et en lui prodiguant divers conseils. Elle aime June, une jeune musicienne (p. 83) avec laquelle elle tente elle aussi de refaire sa vie.

François. Le frère cadet d'Emma, 31 ans, a quitté le foyer paternel à 19 ans sous prétexte d'un « travail dans l'Ouest, les puits de pétrole, le pays, l'aventure » (p. 114). On sait qu'il a obtenu un certificat d'électricien d'une école de Vancouver, diplôme qui a fortement impressionné son père quand il l'a reçu par courrier recommandé (p. 137). En réalité, ses longues pérégrinations à travers le continent américain, il les a consacrées à la recherche de sa sœur. Il revient, douze ans plus tard, conscient de son échec mais dans l'espoir de trouver un amour qui dure, car « le désir ne lui suffisait plus », écrit Emma dans son cahier (p. 136). Il redonne la joie à sa mère, car, à ses yeux, il remplace le père, mort.

Madame Girard. Après le suicide de son mari, elle vend sa maison à Emma et part en Grèce pour oublier ses malheurs et entreprendre une longue quête. C'est une alliée sûre d'Emma à qui elle redonne espoir.

Les thèmes

La mémoire et la fuite du temps. *La memoria* est avant tout un retour sur l'enfance en allée. La narratrice, à l'aurore de la quarantaine, revoit plusieurs moments de son existence et s'interroge sur la petite fille modèle qu'elle a été. Cette enfance a été heureuse. Ce n'est qu'à l'adolescence que survient le premier drame : la disparition de Noëlle, qui détruit l'unité de la famille, jusque-là sans histoire. Avec l'arrivée d'Emmanuelle, Emma retrouvera une autre enfance, différente, étrangère. Ainsi va la vie : un amour en remplace un autre, une enfance succède à une autre. « La vie humaine est un scénario qui n'en finit pas de reprendre les mêmes scènes. Devenir amoureux, vouloir le garder cet amour, le voir se détruire, le perdre. Seule change la figure du personnage. Un pli de plus sous le menton, les cheveux de plus en plus gris » (p. 136). Le souvenir est intimement lié à l'enfance mais aussi au passé plus ou moins récent d'Emma qui remonte à sa mémoire où elle doit le ranger pour pouvoir à nouveau vivre en paix avec elle-même et avec les autres.

La séparation. Les couples, dans *La memoria*, sont friables, car l'amour, autre thème important du roman, est souvent à refaire quand est survenu l'échec. Emma l'a bien senti qui a décidé de recommencer une autre relation.

La famille. Elle est éclatée dans *La memoria* : le père est mort, un fils et une fille disparaissent

sans donner de nouvelles, au point que l'intégrité de la famille n'est plus possible. « Nous ne parviendrons pas à nous réunir autour d'une vieille enfance dans une vieille maison de brique rouge, une famille modeste ». Le temps a fui qui a tout perturbé, jusqu'à cloîtrer la mère dans un univers fermé où elle se sent coupable (p. 133).

Il faudrait encore parler des thèmes de la quête et de l'espoir chez plusieurs personnages, qui se reflètent dans les motifs de la fenêtre, qui invite à (re)découvrir le monde, pour ne pas étouffer, et à « chasser les spectres » (p. 74), de la lumière aussi qui pointe après les ténèbres.

La portée du roman

Réginald Martel semble avoir bien saisi la portée du roman de Louise Dupré quand il écrit y avoir trouvé qu'« un art de vivre est possible — un bonheur même — dans ce désert de nos existences où s'assèchent le désir et l'amour, car on n'a pas su voir venir et passer l'instant où tout se joue et qui annonce la perte, le regret, le deuil⁵ ». Emma, la narratrice, blessée dans sa chair même, sait se relever à temps et, à force de luttés mais aussi grâce à l'écriture, une confidente, atteint à nouveau le désir et redécouvre le bonheur. Elle qui est longtemps demeurée cloîtrée, après le départ de son compagnon, peut encore chanter la vie après avoir investi son passé, son enfance, et habiter un nouvel espace où elle sent qu'elle peut se réaliser. L'écriture est, pour elle, libération : « La fiction agrandit son territoire, peu à peu elle m'envahit et je la laisse m'envahir, je ne la combats pas, j'espère quelque chose comme une rédemption » (p. 163). La douleur acceptée, elle peut à nouveau aimer, rejoindre l'autre et atteindre la joie dans le rôle de mère. Œuvre intimiste par son écriture d'une rare intensité, qui traduit avec finesse et raffinement les émotions, sentiments et mouvements des âmes des personnages, *La memoria* est un roman de renoncement, d'apprentissage, un roman d'espoir aussi qui mesure le trajet d'une femme qui atteint la maturité, après avoir connu absence, rupture, deuil.

Notes

1. Montréal, XYZ éditeur, 1998, 211[1] p. (« Romanchels Poche ») [1^{re} édition : 1996, 219 p.].
2. Jacques Allard, « Roman québécois. Comment revient l'amour », *Le Devoir*, 25-26 mai 1996, p. D-3.
3. Anne-Marie Voisard, « Louise Dupré. La poésie du bonheur », *Le Soleil*, 1^{er} juin 1996, p. D-9.
4. Réginald Martel, « Louise Dupré : un premier roman lumineux et grave », *La Presse*, 21 avril 1996, p. B-3.
5. Réginald Martel, *loc. cit.*